

Pandore

Au bout du monde...Parce qu'il doit bien exister, ce bout du monde, où l'ordre s'arrête pour laisser place à la mouvance de la mer, transition abrupte, quand une falaise qui ne l'est pas moins, dresse son corps minéral entre la terre des hommes et l'océan interdit.

Au bout du monde, sur la dernière plate-forme avant le grand saut glacé, là où les hommes perdent espoir, là où l'on trouve le plus grand cimetière de rêves du monde, ce soir, il y a un homme. Il attend, assis sur un banc.

Quand les gens du village avaient constaté que les barrières en bois, les rampes de sécurité et les grillages ne servaient à rien, quelqu'un avait eu l'idée de fixer un banc en haut de la colline et de planter un réverbère. Le réverbère, c'était pour que personne ne se sente jamais tout à fait abandonné par la lumière des hommes. Le banc, c'était au cas où il y aurait un coucher de soleil. Parce que personne ne peut renoncer à la beauté en la regardant en face. Et puis on avait pu expliquer officiellement que le réverbère ferait office de phare miniature et que le banc était pour les amoureux. Mais aucun amoureux n'était assez fou pour s'aventurer sur la colline, entraînant sa compagne jusqu'au bout du monde. Pas assez fou...et peut-être pas assez amoureux... C'est ainsi que le plus beau coucher de soleil du monde était devenu la propriété des désemparés. L'idée du banc n'était pas mauvaise. Elle avait marché plusieurs fois. Mais les plus décidés, qui étaient souvent les plus lâches, attendaient un peu plus, voilà tout. Ils attendaient que la dernière goutte d'or du soleil se dilue dans le sang de la mer, ils attendaient la nuit pour ne plus voir les éclaboussures de lumière fracassées sur les rochers.

Ce soir, un homme attend, luttant contre la beauté d'un crépuscule ambré. Il n'est pas seul. Il tient un livre dans sa main. Rien de sacré, à ses yeux. Pas une Bible. Mais un roman. Un vieux roman et un vieux livre, à la couverture en cuir qui s'effrite sur les coins et dont les pages ne tiennent plus ensemble. L'homme a pris ce livre pour avoir un prétexte. Au départ, c'était un prétexte pour monter sur la colline. «Je vais m'asseoir là-haut et lire un peu.», se disait-il, tout en ayant honte de se mentir. Une fois en haut, parce qu'il était en colère contre les couchers de soleil et contre lui-même, il eut besoin d'un prétexte pour se décharger. Et puisque le livre était là...

Il attend donc la fin du spectacle, que tombe le rideau noir. Il lutte contre le livre sans savoir - ou sans admettre - qu'il se bat contre lui-même. Il joue l'avant-dernier acte, celui de l'homme qui veut oublier qu'il a décidé de mourir.

- L'Esprit d'un roman... Quelle idée! Comme si quelques feuilles et un peu d'encre pouvaient abriter un esprit... Ridicule! Une telle absurdité résulte probablement de l'inspiration mercantile du premier éditeur. Un peu de mystère, un zeste d'inexplicable, et l'on trouve une colonie entière de représentants de l'élite intellectuelle pour se figurer qu'ils sont les seuls à comprendre quelque chose au galimatias universel. C'est un formidable système pour améliorer les ventes, de flatter le lecteur en l'appelant «génie». On peut trouver de tout en cherchant bien, même quand il n'y a rien de caché. Et dès qu'il y a un brave type pour crier «le roi est nu», les foudres de l'intelligentsia s'abattent aussitôt sur lui sous prétexte qu'il n'a rien compris à «l'Esprit de l'Œuvre»! Pourtant, je ne suis pas de pierre, j'éprouve des émotions en lisant un bon livre, de la tristesse, de la joie, de la curiosité. Des émotions. Pas une émotion provoquée par un quelconque esprit, farfadet jailli du livre comme un diable de sa boîte! J'apprécie un passage bien écrit. Mais il n'y a pas là de quoi tomber à genoux! Le héros meurt à la fin. Et alors? Il ne s'agit que d'un livre! On peut être triste, d'accord, un peu ému, peut-être. Mais quoi! La réalité est autrement plus désastreuse. Pas la peine de lire les Misérables pour jouer des pompes lacrymales. Ces gens n'existent pas! Pourquoi entourer leur mort d'un linceul de belles phrases? C'est tellement plus simple d'écrire «Et à la fin, il meurt.» D'autant qu'en vérité, ça ne se passe jamais comme ça. Les gens meurent dans des hôpitaux, ou dans des endroits aussi saugrenus que leur salle de bain. Ça coupe l'inspiration, pas vrai? L'aïeul sur le lit de mort est hérissé de tuyaux. Le flic qui fait une arrestation miracle n'en fera pas d'autre. La crapule de génie est la crapule qui ne s'est pas fait prendre la première fois. Les princesses sont toutes des divorcées et il n'y a plus de vierge de vingt ans avançant les bras en croix vers son fougueux héros, une couronne d'aubépines dans les cheveux. C'est simple, il n'y a plus de héros. D'autant plus simple qu'il n'y en a jamais eu. Encore une invention d'éditeur! Le livre est comme une drogue dont le héros serait la seringue. On est vite en manque de bons sentiments, de bons samaritains. Mais pourquoi vouloir à tout prix quelque chose qui n'existe pas? Ce n'est pas sain. C'est un début de folie. C'est pour ça que les livres sont aussi dangereux, parce qu'ils mentent, parce qu'ils s'éloignent de la réalité. La tristesse, la joie, la colère sont présentes dans ma vie. Alors que l'Esprit du Roman, inhérent à la condition du livre, ne doit pas me toucher parce qu'il n'a rien d'humain. La meilleur

façon de ne pas se laisser avoir est de ne pas y croire. Comme ça, au moins, on garde son intégrité intellectuelle. Comme ça, au moins, on n'a plus besoin d'avoir un idéal. Le modèle est un faux. Plus besoin d'espoir...

- Plus besoin, plus besoin... comme vous y allez!
- Qui est là? Que voulez-vous?
- Cessez donc de vous agiter ainsi! Il n'y a personne sur cette colline à part vous.
- Qu'est-ce que tout cela signifie? Si c'est une plaisanterie...
- Êtes-vous d'humeur à goûter la plaisanterie?
- Je... Non je ne crois pas.
- Dans ce cas, je puis vous assurer qu'il ne s'agit de rien de tel.
- Alors qui êtes-vous?
- Vous pouvez regarder partout autour de vous. Vous ne trouverez rien. Je n'existe pas.
- Co...Comment est-ce possible?
- Ce n'est pas possible.
- C'est... un cauchemar?
- Pas vraiment terrifiant, alors.
- Une hallucination?
- Vous faut-il toujours une explication pour tout?
- Oui.
- Alors va pour une hallucination.
- Pourquoi...
- Pourquoi je suis là? Ce n'est pas la bonne question. La bonne question est: si vous avez aussi peur que vous semblez le croire, pourquoi ne vous êtes-vous pas enfui?
- Il n'y a rien de mystérieux là-dessous. D'abord, je ne vois pas où j'aurais pu aller. Ensuite... ensuite, je suis ici. Qui - ou quoi - que vous soyez, vous ne pouvez pas ignorer ce que cela veut dire. On ne revient pas du bout du monde quand on sait qu'on risque de ne plus jamais avoir le courage de gravir la colline une nouvelle fois. Et je... ne peux pas me le permettre. Et ce n'est pas la peine d'appeler les flics. Parce qu'alors, je n'hésiterai pas.
- Je n'appelle personne. Je veux simplement bavarder un peu avec vous. Vous n'y verrez pas d'inconvénient. Vous vous sentirez même un peu soulagé.
- Si vous le dites...
- Faites-moi confiance. Et d'abord une petite question: pourquoi restez-vous planté là à fixer l'horizon en débitant des insanités? Qu'attendez-vous pour aller vous fracasser le crâne sur les rochers humides? Ne frissonnez pas, c'est ce que vous vouliez faire.
- C'est votre façon de dire les choses...
- Qu'est-ce qu'il y a? Elle est trop réaliste pour vous?
- Je vais vous répondre. J'attends la fin de ce maudit coucher de soleil.
- Quelle dignité! Enfin! Cela nous laisse un peu de temps devant nous.
- Un peu de temps?
- Pour discuter.
- Discuter de quoi? Culture, sport, politique?
- Je crains de ne pas être bien au fait des derniers bouleversements dans ces domaines. Non, je trouverais bien plus intéressant que l'on parle un peu de vous.
- Ah bon?
- Vous paraissez surpris.
- C'est que je ne pensais pas qu'un tel sujet pourrait intéresser quelqu'un.
- Vous oubliez que je ne suis pas «quelqu'un» comme les autres...
- Je n'ai pas le droit d'en savoir plus?
- Vous n'en avez pas besoin... Qu'est-ce que c'est?
- Une vieille chanson.
- Que votre grand-mère chantait quand vous étiez petit?
- Que le feu fredonnait hier encore.
- Le feu?
- Dans ma cheminée.
- Vous allumez un feu par cette chaleur?
- Dedans, il fait froid.

- Vous n'avez pas de cheminée.

- Qu'en savez-vous?

- Je vous imagine enveloppé dans un large pull bleu pâle, contemplant les flammes avec un air rêveur, le visage éclairé par ce sourire que seuls savent faire naître les bons souvenirs.

- Et alors?

- Et alors, ce feu, il faut l'allumer. Je ne vous imagine pas tapissant l'âtre de papier journal, ramassant les cendres de la veille, salissant votre pull bleu et suffocant à cause des fumées dues à une cheminée mal ramonée.

- C'est vrai, je n'ai pas de cheminée. Et c'est ma grand-mère qui m'a appris cette chanson. Pour chasser les mauvais esprits...

- Pourquoi détestez-vous les livres?

- Je ne les déteste pas. Je trouve simplement exagéré le cas que l'on en fait. Je suis le premier à reconnaître la beauté d'un coucher de soleil - hélas. C'est quelque chose de tout à fait naturel. Mais que l'homme passe le plus clair de son temps à s'extasier sur ses créations, là, je crie au ridicule. Et à l'immoral. Un roman n'est pas quelque chose de raisonnable.

- Vous voulez donc instaurez le règne de la Raison? Couronner la science, honnir la littérature, piétiner les arts et vénérer un Dieu cartésien?

- Je veux simplement que mes semblables oublient un peu leurs chimères pour se souvenir qu'ils sont ici, sur terre, à notre époque et pas dans un monde parallèle où des Juliette de quinze ans trouvent l'Amour Absolu dans les bras de Roméo à peine plus vieux, où des Jean Valjean se mettent en quatre pour sauver la veuve et l'orphelin, où un certain Dr March a quatre filles qui ont trente épisodes pour devenir parfaites.

- Mon Dieu, mais c'est merveilleux, ça! Et pourquoi pas un monde sans personne, tant qu'on y est? Ce serait rationnel, ça. L'homme est tellement irrationnel...

- Vous déformez mon propos.

- Que vous êtes donc sérieux!

- Je ne veux pas être pris pour un nihiliste, un destructeur fou.

- Pourtant, après ce que vous vouliez faire...

- Ce n'est pas pareil. Cette partie-là de l'histoire ne concerne que moi.

- En êtes vous vraiment sûr?

- Je ne vois pas qui...

- Peut-être justement ne voyez-vous pas.

- Je ne comprends pas.

- Tant pis.

- Et maintenant, si vous le permettez, je n'ai plus que quelques minutes à... attendre. Et au risque de vous paraître un peu conventionnel, je voudrais passer seul ces derniers instants. En vous remerciant pour votre compagnie...

- Hé, attendez une minute! Pourquoi êtes-vous aussi pressé? Dans ce genre de circonstances, on peut bien se permettre d'attendre un peu, non?

- Je risque de ne plus avoir le courage...

- Ne vous inquiétez pas, on a toujours trop peu de courage pour ces choses-là.

- Ne perdez pas de temps à me faire la morale, je vous préviens que vous ne me ferez pas revenir sur ma décision.

- Qui vous parle de morale? Après tout, ce que vous faites ne me regarde pas. Je constate simplement qu'il faut bien plus de courage pour affronter la vie qu'il n'en faut pour s'en défaire.

- Permettez-moi de ne pas être d'accord. Il m'a fallu beaucoup de résolution pour venir jusqu'ici.

- Tant que vous n'avez pas sauté, vous n'avez rien fait. Et le seul courage que vous puissiez vous vanter d'avoir est celui de ne pas craindre la douleur.

- La...douleur?

- Car vous ne pensiez tout de même pas que l'on exécute un tel saut sans se faire un tout petit peu mal? Bon, ça ne dure qu'une fraction de seconde, à moins de se rater, auquel cas, on passe le reste de sa vie sur un lit d'hôpital à l'état de végétal. Mais dans votre cas, je crois qu'il n'y a pas de crainte à avoir. Le taux de réussite, dans le coin, se situe aux alentours de 99%. Oui, c'est à cause d'un jeune homme qui a décidé que finalement, la vie n'était pas si terrible que ça, après avoir sauté. Il s'est raccroché à une branche en milieu de parcours, ce qui a ralenti sa chute. Il est arrivé en bas en mille morceaux, mais vivant. Il baignait dans une marre de sang parce qu'il avait sauté trop près des rochers, à marée basse. On l'a retrouvé deux

heures plus tard, encore en vie. Mais vous n'avez pas de souci à vous faire, la marée est haute et ce pauvre garçon a arraché le dernier buisson qui poussait sur le flanc de la falaise. Et si vous êtes vraiment déterminé... Bon. Alors, je crois que vous pouvez y aller.

- Je... vais peut-être attendre encore un peu, que le soleil soit complètement couché.

- C'est vous qui voyez.

- Mais ne croyez pas un seul instant avoir pu ébranler ma résolution.

- Oh, je n'y songeais même pas. Je respecte votre décision.

- Vous paraissez bien raisonnable, pour une hallucination.

- Je ne suis pas une hallucination.

- Ah? Mais vous êtes bien quelque chose. Ou du moins, quelque part.

- Regardez sur vos genoux.

- Mes genoux... je ne vois rien, à part ce...livre?!

- Allons bon, vous êtes devenus tout blanc, maintenant. Ressaisissez-vous! Ca vaut mieux qu'un fantôme.

- Vous êtes... l'Esprit de ce livre?!

- Dans un sens. Vous doutiez de mon existence, il fallait bien que je vous donne une petite leçon.

- Mais... Pourquoi?

- Ah, ça... Il est encore un peu tôt. Quand on m'appelle, je viens.

- Je ne me souviens pas d'avoir appelé...

- Pourtant, je ne peux faire que ce que vous désirez. Inconsciemment, vous avez voulu avoir quelqu'un à qui parler. Et j'étais là. L'Esprit d'un livre n'existe qu'à travers le lecteur.

- C'est extraordinaire!

- Tout cela se passe dans votre tête. Vous pouvez y créer des Univers, si cela vous chante. Et les livres sont un moyen de les conserver.

- Je suis fou...

- On peut devenir fou en cherchant la raison derrière chaque pierre. Mais qu'est-ce que ça peut faire, puisque vous comptez en finir de toute façon?

- Vous avez raison. Je vais assumer.

- Vous m'accordez donc cette petite conversation?

- Puisque vous le souhaitez. Que voulez-vous savoir?

- Que voulez-vous savoir?

- Eh bien, il m'intéresserait de connaître les raisons qui vous ont fait répondre à mon ... appel.

- Je veux vous en apprendre un peu plus sur vous-même. C'est un sujet sur lequel on n'en sait jamais assez.

- Vous me connaissez donc?

- N'oubliez pas que je suis le produit de votre imagination. Si vous le désirez, je peux pénétrer jusqu'au plus profond de votre inconscient.

- Fichtre! Et... n'auriez-vous pas des révélations passionnantes à faire concernant mes capacités intellectuelles? Ne serais-je pas un génie en informatique, ou en mécanique, ou en physique? Y aurait-il les plans d'une bombe caché dans ma cervelle qui pourraient m'apporter richesse et puissance?

- Si tel était le cas, vous n'hésiteriez pas une seconde avant de vous jeter dans le vide. Vous n'êtes pas méchant. Le mal ne vous attire pas. Mais je n'ai pas besoin de vous dire tout cela, vous le savez déjà. Non, je suis plutôt là pour vous expliquer votre problème.

- Ah oui?

- Vous ne semblez guère me prendre très au sérieux. Mais je vais vous le dire quand même: vous êtes amoureux.

-...

- Ne faites pas cette tête. Ce n'est pas de votre faute. Vous êtes amoureux de la beauté, voilà tout. Et vous en avez peur, parce que vous ne le comprenez pas. Vous avez déjà été si souvent déçu que vous trouvez profondément déraisonnable d'espérer encore concrétiser votre idéal. Mais vous n'arrivez pas à vous convaincre de l'inutilité de votre quête.

- C'est fantastique, ça! Vous savez, j'étais justement en train de me dire le contraire il y a quelques instants. Après avoir sculpté sa perfection de marbre, comment voulez-vous que l'artiste puisse de nouveau éprouver du plaisir en contemplant un visage humain, avec tous ses défauts, son asymétrie, sa mobilité qui peut lui faire perdre en un instant toute la grâce d'une attitude fugitive? La beauté blesse l'homme car elle est absente de lui. Et l'homme ne fait que s'affaiblir d'avantage en courant après elle, il en fait de pâles

copies qu'il enferme dans du plâtre ou entre deux feuilles. C'est comme ça qu'il commence à croire en ses inventions, qu'il oublie son état de créature imparfaite et se prend à rêver que ses personnages sont vrais. Et après avoir vainement cherché ses modèles dans la jungle des vies, il meurt désespéré à l'idée qu'il n'a vécu que pour un mensonge.

- Vous refusez l'espoir comme un cadeau empoisonné. Vous ne vous rendez pas compte qu'il fait des miracles, que tous les jours, il sauve des vies.

- Je ne crois pas aux miracles. Et à quoi sert de sauver des vies qui n'ont pas envie de l'être?

- Toujours il y a eu en vous ce doute, cette pensée qui règne dans les esprits noyés par leur propre indifférence: ai-je vraiment vécu? Est-ce cela, la vraie vie? Vous ne pourrez pas partir avant d'avoir répondu oui à ces deux questions. Et manifestement, vous doutez encore.

- Etes-vous seulement un être vivant pour oser me parler ainsi?

- Je suis seulement quelqu'un qui pense que vous êtes passionné et que vous vous obligez à souffrir pour rester digne à vos yeux. Arrêtez de vous apitoyer sur votre sort.

- Vous n'avez pas le droit de me dire cela. Ce que je pense ne regarde que moi. Et cessez de me donner des conseils sur un sujet auquel vous n'entendez rien. Je regrette, mais je ne vois pas ce que la vie pourrait m'apporter de plus. Et pour parer à toutes vos objections, j'ajouterais que je ne vois pas non plus ce que je pourrais apporter à la vie des autres. Sur ce, bien le bonsoir. Je crois qu'il est grand temps que...

- Comment s'appelle-t-elle?

-...

- Celle qui vous a conduit sur cette colline aussi sûrement que si elle vous tenait par la main? Ne faites pas semblant de ne pas comprendre. Il n'y a pas de honte à mourir pour une femme.

- Il n'y a pas de femme. Je ne suis qu'un pauvre rationaliste désespéré par l'absurdité de la vie.

- Ne criez pas comme ça! Vous allez couvrir l'écho des vagues... Eh bien, j'attends; quel est son nom?

- Votre insistance est ridicule. Je vous répète qu'il n'y a pas de femme.

- Est-elle jolie, au moins?

-...Oui.

- C'est tout?

- Votre curiosité n'est pas encore satisfaite? Vous pouvez vous moquer de moi tout votre saoul.

- Pourquoi ferais-je une chose pareille?... Alors, elle est vraiment jolie?

- Oui. Enfin, elle l'a été à mes yeux suffisamment longtemps... ou bien pas assez...

- Voilà que vous parlez par énigme.

- C'est peut-être parce que toute cette histoire est une énigme, même pour moi... Je ne pensais pas pouvoir dire cela un jour, avant l'accident...

- L'accident?

- Celui qui ne me permettra plus jamais de la regarder en face... Mais ce n'est pas de ma faute. Je refuse que l'on puisse dire que c'est de ma faute. Tout ça, c'est parce que j'ai lu trop de romans où les héroïnes sont belles et les héros courageux, et qui se marient à la fin et ont beaucoup d'enfants. Je croyais avoir rempli ma part du contrat, en m'assurant une carrière brillante, un avenir, comme on dit. Et je lui en voulais de ne pas avoir su rester jolie après l'accident. Ne me dites pas que c'est horrible. C'est la vérité. Et c'est pour ça que je déteste tellement l'Esprit du Roman qui m'a rendu fou en faisant miroiter devant moi un mirage trop beau.

- Pourquoi n'essayez-vous pas d'oublier tout cela, de croire à nouveau en quelque chose, en autre chose?

- Je ne crois plus en rien.

- Je vous l'ai dit, vous croyez en la beauté.

- Elle n'existe pas.

- Elle existe dans les livres.

- Ne m'avez-vous pas écouté? Je ne supporte plus cette beauté factice.

- N'avez-vous pas l'espoir de connaître un jour quelque chose de grand, de magnifique, que votre esprit ne pourra dompter?

- J'ai déjà connu cela et j'en suis mort une fois. Et je ne recommencerais pas.

- Elle avait à vos yeux le défaut d'être réelle. Et on ne parle pas dans les romans de toutes les petites choses sans importance qui détruisent un mythe, et qui ont pris chez vous des proportions fantastiques.

- Je suis un monstre...

- Vous n'avez pas trouvé ce que vous cherchiez. Mais vous ne devez pas perdre espoir.

- C'est donc pour ça que vous êtes là? Pour me sauver la vie? Comment voulez-vous que je puisse un jour me regarder dans un miroir sans me détester pour ce que j'ai fait? Car je sais bien que vous avez raison...

- Attendez! N'avancez pas! Vous ne m'avez pas comprise...

- Vous êtes donc une femme?

- Ne le saviez-vous pas?

- Je n'osais douter que vous ne fussiez un ange. Mais vous vous êtes trahie.

- «Le participe passé s'accorde avec le COD quand celui-ci est placé avant l'auxiliaire avoir.» Soit. Je me suis trahie. Mais ne pouvez-vous pas m'entendre?

- Vous n'êtes qu'un chuchotement. Et je ne peux vous voir. Peut-être vous sentir... un souffle... une caresse d'un autre âge... Vous êtes donc cette héroïne dont j'ai rêvé? C'est à cause de vous que j'ai autant souffert? Il suffit donc d'un faux pas, d'une seule faiblesse pour perdre à jamais sérénité et bonheur...

- Il suffit d'une passion pour avoir vécu...

- Le prix est trop lourd. Qui sacrifierait le bonheur pour un plaisir?

- Moi, je l'ai fait.

- Vous... Vous, c'est différent...

-...parce que ma vie est un roman. N'est-ce pas?

- Je ne voudrais pas vous vexer. Mais nous sommes différents, tous les deux. Vous n'êtes qu'un personnage. Votre papier et votre encre contre ma chair et mon sang...

- C'est donc tout ce que je suis pour vous? Le simple produit d'une imagination dérangée? Un personnage qui vit pour vous les passions que vous n'avez pas su assumer? Et les souffrances...

- Non!... Vous êtes... plus que cela... Enfin... je crois que vous êtes en train de devenir plus que cela... Savez-vous... à quel point j'ai pu vous haïr?

- Je m'en rends compte à présent. Mais je ne voulais pas vous faire de mal. Je voulais simplement vous insuffler cette passion qui vous manque tellement, afin que vous ayez le courage de chercher dans votre monde la réalisation de vos désirs.

- Bravo, vous n'avez que trop bien réussi. C'est donc à cause de vous que je suis là, et non à cause d'une femme. Car vous n'êtes pas une femme.

- Vous n'arriverez pas à me blesser.

- Oh non, je serai bien incapable de me venger. Mais avant que je ne parte définitivement de cette maudite colline, peut-être pourriez-vous me donner un petit aperçu de ce que vous appelez, avec tant de ferveur, la passion? Vous me devez bien cela.

- Mais ne comprenez-vous donc pas? La passion est en vous, elle ne demande qu'à être exprimée. Que pourrais-je vous apprendre? Je ne puis que vous faire prendre conscience de ce que vous possédez, que vous avez besoin d'aimer et que vous ne devez pas le craindre ni en avoir honte, même si on ne vous aime pas, parce que vous pourrez toujours espérer et attendre! Même souffrir pour une passion est un bonheur, parce qu'au delà de la souffrance, il y a l'espoir, un tout petit espoir qui peut devenir le socle d'une vie! Personne n'a jamais eu le courage d'affronter la mort comme on affronte un vivant, et cette sérénité qui s'inscrit parfois sur le visage du mourant et devant laquelle tous les idiots restent émerveillés, c'est l'ultime Sceau de l'Espoir, la foi que l'on a en un avenir qui existe dans toute sa splendeur vierge et lumineuse, parce qu'il n'a pas été vécu... Mourir serait la plus terrible des expériences si nous n'étions pas persuadés d'être immortels, alors que la faux a déjà tranché le premier brin du fil de notre vie. Mais c'est cet espoir qui vous empêche de vivre vos passions! Ce sera pour après, pour plus tard, à la prochaine occasion... Il n'y aura pas de prochaine occasion! Il n'y aura pas d'après! Mais pourquoi ne voulez-vous pas comprendre? Pourquoi ne voulez-vous pas vivre?

- Pourquoi moi? Pourquoi êtes-vous venue me voir, puisque je suis la pire chose qui puisse exister à vos yeux? Un homme sans passion...

- Je veux vous faire changer!

- N'auriez-vous pu essayer d'aller convaincre une autre personne moins bornée?

- Ce n'est pas moi qui vous ai choisi!

- J'oubliais votre manteau de cuir et vos vêtements de feuilles... Oui, j'ai pris ce livre, oui, c'est moi qui vous ai appelée... Je voulais savoir ce qu'était réellement une héroïne de roman qui vit comme moi je ne vivrai jamais, tournée toute entière vers une idée blanche et pure, une idée en cristal, qui ne serait pas emprisonnée dans un coffre-fort fermé à triple tour comme dans ma réalité... Votre naïveté me fait pitié! Comment avez-vous pu songer que je pourrais vous suivre dans vos chimères? Votre passion vous a brûlé les ailes!

- Vous n'avez jamais volé...

- Je veux rester les pieds sur terre.

- Ils se sont enfoncés dans la boue. Vous allez bientôt vous noyer vous aussi, vous allez noyer cette étincelle, ce souvenir de flamme qui reste dans votre cœur...

- Je ne veux plus me souvenir. Et je n'arrive pas à oublier. La seule solution... Pourquoi ne partez-vous pas, à présent? Je témoignerai en haut lieu que vous avez fait l'impossible...

- Vous n'avez rien compris! Vous ne savez donc pas que la boîte de Pandore était un livre? Un livre mauvais qui a laissé échapper toutes les souffrances destinées à l'homme. Mais seul l'espoir est resté enfermé dans ses pages. Un espoir que tous les autres livres distillent dans votre monde. Comment pouvez-vous refuser un cadeau aussi précieux? Si vous saviez ce que je donnerais pour avoir votre chance, pour oser espérer que m'arrive ce qui n'est pas écrit dans ce livre!

- Que donneriez-vous?

- Jusqu'à mon âme.

- Ne trouvez-vous pas qu'il commence à faire froid?

- Vous ne m'avez même pas écoutée...

- ...Le soleil s'est complètement couché, à présent. On vient d'allumer le réverbère. Qu'elle est donc faible cette lueur... Il règne ici la pénombre d'un confessionnal. Et la solennité d'une cathédrale. Je vais fermer la porte.

- Nous sommes dehors.

- Toutes les portes ne sont pas en bois. Voilà. La porte est fermée...

- Seigneur! Qu'avez-vous fait?

- Je voulais vous voir.

- Ne vous retournez pas!

- Je vous sens contre mon épaule.

- Pourquoi avez-vous fait ça?

- Pour tromper ma solitude. J'en ai assez de parler seul. Maintenant, vous êtes là. Je vous entends. Je vous touche. Je pourrais vous voir...

- Non!

- Non, je ne me retournerai pas. Pas encore...

- Il fait froid.

- J'ai pourtant fermé la porte.

- Vous aviez raison: c'est dedans, qu'il fait froid.

- Je n'ai pas de cheminée.

- Pourtant, le feu fredonne, maintenant, les flammes crépitent, je sens l'odeur du bois brûlé et la fumée piquante. Une chaleur, derrière moi...

- Vous rêvez. Ce feu ne brûle que dans ma tête.

- C'est ainsi qu'il me réconforte.

- Il vous en faut peu.

- Vous m'avez beaucoup donné. C'est le feu de Prométhée qui brûle en vous.

- Je ne puis même pas vous offrir ce manteau que tout galant homme se doit de porter dans le seul but de réconforter sa belle frileuse...

- Pourquoi voulez-vous me blesser ainsi? Je sais bien que vous vous vengez de moi en refusant de croire que je suis une femme. Ne soyez pas cruel... Pourquoi oubliez-vous que je ne suis qu'un rêve?

- Le dormeur ne possède jamais son rêve. Vous ne m'appartenez pas. Et peut-on blesser ce qui ne vous appartient pas?...

- Vous voyez! Vous recommencez...

- Ce n'est pas de vous, que je me moque, mais de moi.

- Je ne vous le permettrai pas. Vous n'avez rien de plus précieux au monde. Vous n'avez même rien d'autre.

- Ne vous ai-je pas, vous?... Pardonnez-moi. Je ne voulais pas dire... Je ne voulais pas vous faire de peine... Répondez-moi! Vous n'êtes pas partie, je sens votre présence...

- Pendant un instant, vous avez failli vous comporter avec moi comme si j'étais une vraie femme.

- N'est-ce pas ce que vous êtes?

- En un sens; nos réalités sont différentes.

- Pourquoi parlez-vous avec une telle froideur? Vous ai-je réellement offensée?... Que se passe-t-il? Je ne vous sens plus derrière mon dos...

- Vous m'avez libéré de cette prison où vous m'aviez mise. Je n'ai plus à vous obéir.

- Restez...

- Vous n'êtes qu'un enfant! Vous jouez encore avec des soldats de plomb. Vos morts se relèvent toujours. Vous aviez raison. Je ne suis pas comme vous...

- Je vous entends à peine! Ne partez pas! Je vous le jure, je ne dirai plus rien qui puisse vous blesser!...Faut-il donc que je vous supplie?...Voilà, je suis à genoux, à présent. Mes feuilles se sont répandues à terre, je ne peux retrouver la suite de l'histoire...Je ne m'étais encore jamais agenouillé pour une femme...Pourquoi ne répondez-vous pas?...Je n'ose me retourner de peur de vous mettre en colère...Revenez!...Vous aviez raison; je ne suis qu'un enfant. Mes morts se relèvent toujours. Mais je ne me relèverai pas, cette fois! Mes genoux vont rester plantés dans cette boue jusqu'à ce que vous reveniez!...Est-ce donc cela, mon idéal? Cette terre où je m'enlise un peu plus à chaque cri? Est-ce pour cela que je suis différent des autres? Parce que moi, je ne me relève pas? Est-ce cela, ma force? Je ne puis croire que la résignation soit cet idéal que l'humanité recherche à corps perdu...Vous m'entendez? J'ai mis l'humanité à genoux, pour vous! Que puis-je faire de plus?...Je comprends, maintenant, pourquoi nous sommes si différents. C'est mon espoir qui se dresse entre nous, cet espoir que je ne voulais pas reconnaître, que j'avais juré de tenir enfoui au plus profond de mon âme, et qui s'est libéré, par votre faute! Que vouliez-vous donc prouver? Que j'ai menti sur ce que je savais de moi? Vous avez fait miroiter devant mes yeux le fantôme d'une passion que vous ne saviez accessible qu'à ceux qui n'ont pas perdu espoir; vous vouliez prouver que j'étais de ceux-là! Mais vous êtes allée trop loin: vous n'auriez pas dû entrer vous-même dans le jeu, car vous n'êtes pas assez forte pour résister à cette passion que vous m'avez apprise! Me serais-je résigné que vous ne seriez pas partie, parce qu'alors, j'aurais appartenu à votre monde de héros en papier, eux-mêmes résignés à vivre dans le regard des autres, mille fois leur vie, mille fois leur mort, dans un cycle infernal auquel seule la mort d'une littérature immortelle pourra mettre fin! Mais à votre différence, j'espère encore! Je vous espère! Vous pouvez me haïr pour cette liberté que vous n'avez jamais connue, vous pouvez m'envier mes journées anonymes et sans gloire, mes lendemains imprévus, vous, qui ne pouvez faire un pas sans être emprisonnée dans une cage de mots, toujours obligée à vous soumettre aux rituels des baisers et des larmes quand votre cœur, échappé à la plume de celui qui vous a créée, rêve de sortir de ce corps si douloureusement figé derrière les barreaux d'un sens immuable! Vous pouvez jalouser mon espoir, enfin, ce don qui vous manque si cruellement dans votre monde où toute aventure n'est qu'une répétition pour un spectacle qui ne sera jamais donné! Mais vous ne pouvez pas partir en ne me laissant qu'un regret, après avoir mis à nu mon honteux espoir. Je vous ai trop donné, vous avez trop de moi en vous, vous êtes faite toute entière de mes espoirs! Je ne vous laisserai pas repartir! Il suffit que je rassemble ces feuilles pour que vous reveniez... Qu'avez-vous fait de moi? Depuis que je vous connais, je ne peux vivre seul. La solitude me rend fou de terreur...Voilà. La page suivante...

- Pourquoi faites-vous ça?

- Vous êtes revenue! Je savais...Votre voix si proche, si douce...

- Pourquoi faites-vous ça?

- Quel bonheur de vous sentir de nouveau près de moi...

- Pourquoi me faites-vous souffrir...

- Souffrir? Je vous fais souffrir? Regardez-moi! Je ne me suis pas relevé! Le pourrai-je jamais... Vous avez brisé mon âme! J'ai tout remis en doute, à cause de vous! Moi aussi, pour un plaisir, j'ai renoncé au bonheur... Est-ce donc de ma faute, si le propre de l'homme est d'espérer? J'espérais que vous reviendriez: était-ce donc un crime?

- Vous recommencez...

- Et bien oui! Je ne sais ce que vous m'avez fait, mais j'ai envie de me comporter comme si vous étiez une vraie femme! Je vous tourne peut-être le dos, mais c'est pour ne pas vous offenser. Je suis à genoux. Mes pages ont glissé dans le boue, j'ai eu peur de vous perdre à jamais...une feuille partie plus loin que les autres...un vent plus violent...et je ne vous aurais plus retrouvée!

- Relevez-vous.

- Voyez! Ces trous...

- Vous êtes si faible...

- Oui, je suis faible! Vous êtes ma plus grande faiblesse...

- Je vous en supplie...

- Que vous ai-je fait, encore?

- Vous n'aviez pas le droit de m'amener ici. Je savais que vous risquiez d'en souffrir. Je ne savais pas à quel point j'aurais mal, moi aussi...

- Pourquoi devons-nous supporter cela? Je ne vous connais que depuis une heure, et nous nous sommes déjà fait tant de mal...Possédez-vous encore cette réponse, ou est-elle trop profondément dissimulée dans un replis de mon cerveau?

- Je connais la réponse.

- Je ne vous ferez pas l'affront de vous la demander...Je touche votre main...elle est brûlante! Je pensais que les esprits étaient froids...Mais c'est vrai, vous n'êtes plus un esprit! Votre paume à le droit d'être brûlante...Allons-nous longtemps rester ainsi, dos à dos? Venez sur ce banc, à côté de moi. La lune est derrière les nuages. Il fait trop sombre pour que je puisse vous voir. Je vais arrêter de lire. Je vais imaginer, plutôt...Un conte de fée! Je les ai si souvent trouvés idiots, mais ce sont peut-être les seuls à contenir une part de vérité...

Vous viviez il y a longtemps de cela. Vous étiez pauvre. Votre père était un petit cordonnier qui usait ses doigts sur des cuirs trop durs. Un carrosse vint à passer; le prince, en voyage d'affaire, se rendait à un congrès international quand il s'aperçut que ses semelles étaient trouées. Il se fit donc déposer chez le cordonnier et lui demanda de réparer ses souliers. C'est alors qu'il remarqua votre présence et qu'il tomba fou amoureux de vous. - J'ai oublié de dire que vous étiez très belle.- Il laissa tomber ses souliers et partit pieds nus filer le parfait amour avec la fille de ses rêves...

Pourquoi pleurez-vous? N'avez-vous pas été heureuse, avec ce prince?...Je vous ai pris une larme. Ai-je touché votre visage? Je distingue à peine votre silhouette, dans l'obscurité, je ne vous vois pas...Pourquoi pleurez-vous?...Vous n'avez pas aimé mon histoire?...

- Ce n'était pas mon histoire. Vous avez été très gentil, vous avez essayé. Mais mon histoire est déjà écrite dans ces pages que vous tenez entre les mains. Personne ne pourra jamais la changer.

- Que dites-vous là? Je peux vous aider! J'ai l'espoir des fous avec moi, c'est vous qui l'avez fait renaître!

- J'ai été si cruelle avec vous...Je pensais sincèrement avoir le courage de résister...

- Vous m'avez vous-même appris que personne ne résiste à la passion. Vous êtes ce que j'ai désiré depuis toujours. J'ai cru vous détester quand j'ai compris que jamais je ne vous trouverais dans mon monde. Mais vous aviez raison, j'espérais encore vous rencontrer.

- Je voulais que vous repreniez confiance, que vous cessiez de croire impossible la réalisation de vos désirs, que vous compreniez l'inestimable richesse de celui qui espère. Je ne savais pas quel en était le prix...

- Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse? Je vous ai enfin trouvée et libérée de vos chaînes.

- Les chaînes faites de mots sont les plus difficiles à briser. Mais peut-être nous reste-t-il assez de temps... Comment me trouvez-vous?

- Mais je ne puis vous voir! Seulement vous imaginer...

- Chut! N'en dites pas plus.

- Que faites-vous?...Un pas de plus, et je ne pourrai m'empêcher de vous voir... Seigneur!... Est-ce vous?

- Etait-ce bien ainsi que vous m'imaginiez?

- Que puis-je dire?...Oui...Non...Vous êtes réelle! Je peux voir vos yeux...votre bouche... Pourquoi m'êtes-vous restée cachée si longtemps?

- Vous n'étiez pas prêt. Oui, je suis bien ainsi, telle que vous m'avez faite, telle que vous m'avez appelée...Il est temps que vous finissiez de lire votre histoire; nous nous sommes fait assez de mal comme cela.

- Pourquoi? Qu'est-ce que l'histoire vient faire ici?

- Elle est en train d'être écrite. Elle ne durera pas éternellement. Finissez-la vite! Je n'en peux plus...

- Pourquoi? Ne pouvez-vous donc pas lui échapper? Je veux vous aider! J'ai pu vous amener jusqu'ici...

- Ce n'est pas vous qui l'avez fait, mais quelqu'un d'autre, dans une autre réalité. Mon histoire est écrite, je n'ai plus d'espoir, je ne puis que me résigner. Vous, vous espérez encore. Nous ne pourrions jamais appartenir à la même réalité.

- Mais nous sommes dans la même réalité! Vous êtes contre moi! Je ne vous laisserai pas partir... Je vous aime...

- Pourquoi me dites-vous ça? Finissez le livre, laissez-moi mourir dans ma réalité.

- Qui m'oblige à finir ce livre, si je sais que vous devez y trouver la mort?

- Dans une autre réalité, votre histoire est en train d'être écrite. Vous serez obligé de finir mon livre.

En un sens, vous non plus, vous n'avez pas le choix...

- Non! NON! Personne ne pourra m'obliger à lire ce livre! Je viens de me rendre compte que je vous aime! Je vous aime! Personne ne pourra vous enlever!

- Ne rendez pas la tâche plus dure qu'elle ne l'est. Je vais m'asseoir sur ce banc, à côté de vous. Nous lirons cette histoire ensemble...

- Je changerai la fin! S'il nous est impossible de vivre dans la même réalité, je pourrais du moins me consoler en songeant que vous êtes heureuse...

- Vous ne pouvez changer ce qui a été écrit. Pour moi, il est trop tard. Mais dans ma réalité, il m'arrive parfois de pouvoir espérer, encore. J'oublie que je dois mourir. Cela peut-il vous reconforter?

- Tout ce qui exclut votre présence ne peut que me rendre malheureux.

- Vous espérez encore! Vous croyez qu'il suffit que nous nous aimions pour que tout s'arrange.

- Je veux seulement que vous restiez...

- Cessez d'espérer pour moi! Mon histoire n'en vaut pas la peine. La vôtre est en train d'être écrite. Peut-être parviendrez-vous à amadouer ce monstre qui m'a amenée ici...Grâce à lui, peut-être pourrez-vous rencontrer la femme de votre vie...Peut-être pourrez-vous m'oublier...

- Comment osez-vous dire cela? Pourrait-on même m'empêcher de rendre hommage à votre souvenir?...Où puis-je trouver ce bourreau qui vous empêche de rester là où est votre bonheur?

- Vous ne pouvez pas le voir. Mais il vous écoute. Il vous lit. Il vous écrit. Vous ne pouvez lui parler que parce qu'il le veut bien...Peut-être que tout cela l'amuse...

- Mais quel est donc ce monstre qui peut nous torturer du bout de sa plume?

- C'est un de ces nombreux dieu cruel qui ne sait pas le mal qu'il peut faire. C'est peut-être un enfant...

- M'écouterait-il, si je lui parle?

- Vous laisserait-il seulement parler?

- Hé! Vous m'entendez?...Oui, bien sûr, vous m'entendez...Qu'allez-vous faire de nous? Savez-vous le mal que vous nous avez fait? Vous ne vous en rendez peut-être pas compte. Mais nous pouvons souffrir, nous aussi, tout comme vous souffrez, j'imagine...Avez-vous déjà aimé? Avez-vous déjà rencontré la personne avec laquelle vous désireriez passer le reste de votre vie? Si vous n'êtes encore qu'un enfant, bien sûr, vous ne pouvez pas comprendre. Mais les enfants sont purs! Je ne veux pas croire qu'ils puissent être cruels! Etes-vous un homme? Voyez comme je souffre! Etes-vous une femme? Voyez comme elle a souffert! Ne brisez pas votre rêve! Ne brisez pas notre roman! Notre amour n'est-il pas plus beau que tout ce que vous pourrez jamais écrire? Fermez les yeux et regardez-nous! Vous verrez deux silhouettes, sur un banc, serrées l'une contre l'autre, sous une lune froide, essayant de se réchauffer à la chaleur d'un fol espoir...Cet espoir qu'elle m'a donné, cet idéal qu'elle m'a rendu...Pourquoi ne nous laissez-vous pas comme ça?...Je passerai ma vie sur ce banc, amoureux, sa tête sur mon épaule...Le jour ne se lèvera jamais...Nous ne dirons plus un mot...Simplement, nous serons tous les deux, dans une réalité qui ne sera qu'à nous...Pourquoi ne répond-il pas?

- Il n'est pas dans l'histoire. Nous sommes les seuls personnages. Il connaît les dangers qu'encourt celui qui s'implique trop dans une histoire où il n'a rien à faire.

- Que va-t-il faire de nous?

- Nous le saurons tôt ou tard...Que vous arrive-t-il? Je vois dans vos yeux un éclat qui me fait peur...

- Votre livre! Votre histoire! Je la lirai dix fois, vingt fois, je passerai ma vie à lire cette histoire...Vous reviendrez à chaque fois...

- Vous me ferez mourir si souvent...

- Je ne lirai jamais le dernier chapitre!

- Vous n'êtes pas maître de vos actes. Et de toute façon, vous pourrez lire mon histoire des centaines de fois, je ne reviendrai plus. Votre histoire à vous a aussi une fin. Elle s'approche, inexorablement. Après le point final, vous ne serez plus qu'un homme comme les autres...dans une certaine réalité.

- Que puis-je faire? Je ne suis pas coupable de mon impuissance! Hé! Vous! Dieu ou je ne sais quoi! N'arrêtez pas d'écrire! Ne lâchez pas votre plume!

- Ce n'est pas possible. Il ne peut pas. Résignez-vous...

- Je vous en supplie! Laissez-nous quelques instants, encore!

- Il ne veut pas. Nous ne pouvons plus que profiter des derniers instants qui nous restent... Venez, nous allons lire mon histoire...

Je lui tenais la main. Nos doigts tremblaient ensemble sur ces pages sales où sa vie se dévidait dans le labyrinthe obscur et grotesque des petites ruelles d'un autre pays, d'une autre époque. Une autre réalité... Vous m'avez permis de tenir sa main. Vous avez permis que je sente la douceur de son souffle sur mon cou, réchauffant ma voix tremblante qui manquait de se briser à chaque page. Le livre était long. Vous m'avez fait lire lentement. Etait-ce de la pitié?...Quoiqu'il en soit, je dois vous en remercier. Mais quand je me suis tourné vers elle, à la dernière page, quand j'ai senti son souffle sur mes lèvres, elle n'était déjà plus qu'un souvenir dont vous et moi seront seuls à garder la trace. L'aube a enflammé l'horizon. Mais ce soleil qui s'est levé pour moi seul a séché les pages et scellé son tombeau. Je suis encore vivant. Mais dedans, il régnera toujours un froid de mort.

L'histoire ne voulait pas finir. Ses héros étaient humains: ils avaient peur de mourir.

Qui sommes-nous, pauvres êtres de chair et de sang, pour les plaindre? N'ont-ils pas connu plus qu'il ne nous sera jamais permis d'espérer? Ne se sont-ils pas aimés comme aucun de nous ne saura jamais le faire? Pleurez sur votre sort, mortels, et laissez ceux qui sont morts souffrir dans leur repos! Il n'y a que la passion qui ne soit pas à plaindre, et ceux qui l'ont connue, fut-ce au cœur de quelque vieille page, se seront largement vengés de leur créateur.

Et faites attention, mortels, qui ignorez ce que ce mot veut dire: vos personnages ne meurent que pour renaître dans une autre demeure.

*Renaîtrez-vous jamais quand votre créateur aura brisé de sa plume
le roman de votre vie?*
